

auteurs latins, que Lord Dufferin, et plus récemment M. Burton, ont décrite avec ses glaces, ses volcans, ses sources d'eau bouillante, ses rochers gigantesques, ses pics élevés et chargés de nuages, ses brumes, ses tempêtes, sa population rude, courageuse, poétique, hospitalière, et jusqu'à ces derniers temps, naïve et patriarcale, mais maintenant un peu gâtée par l'or des touristes anglais qui en ont déjà pris le chemin ! (1)

C'est cependant de ce poste avancé et, pour bien dire, perdu dans les glaces boréales et de la terre encore plus avancée du Groënland, que s'est faite en Amérique la première colonisation européenne antérieure à Christophe Colomb, dont on ait l'histoire précise. Les sagas ou légendes de ce petit peuple où la science a pénétré de bonne heure, où les lettrés parlent encore latin entre eux et avec les étrangers, comme cela se pratiquait assez récemment dans plusieurs autres pays du Nord, les sagas nous ont conservé des renseignements plus complets sur ces premières émigrations européennes, que ceux que l'on trouve dans les écrivains grecs sur l'Atlantide et sur les colonies bien plus importantes que les Phéniciens et d'autres peuples ont dû avoir dans des parties du nouveau-monde bien plus favorisées de la nature. C'est sans doute parce que les Grecs, comme le dit encore notre spirituel Lescarbot, s'entendaient merveilleusement à tout brouiller dans ces vieilles histoires.

Un jour, à Reykiavick (capitale de l'Islande), dit M. Marmier, cité par M. Dunn, la fille d'un pêcheur, qui avait coutume de venir chaque semaine nous apporter des oiseaux de mer et du poisson, entra dans ma chambre et me trouva à étudier la saga de Nial. "Ah ! je connais ce livre, me dit-elle, je l'ai lu plusieurs fois quand j'étais enfant." Et à l'instant, elle m'en indiqua les plus beaux passages. Je voudrais bien savoir où nous trouverions, en France, une fille de pêcheur connaissant la Chronique de Saint-Denis ?

Voici la substance de ces récits, que nous abrégons de M. Dunn, qui lui-même les avait abrégés des *Antiquitates Americanae* (2), et de quelques autres ouvrages parmi lesquels figure en première ligne celui de M. Gravier.

L'Islande fut d'abord nommée *Snaeland*, terre de neige, par un pirate norvégien du nom de Naddod ; elle avait déjà été visitée par des moines irlandais qui y avaient laissé des livres dans leur langue. Vers le milieu du neuvième siècle, un autre pirate de la même nation, du nom d'Ingalf, s'y fixa ; son établissement est devenu plus tard la capitale actuelle, où l'on montre encore son tombeau. Par suite de la guerre civile qui sévissait en Norvège, les principales parties de l'île étaient déjà habitées vers 930.

En 877, Gunnbjorn découvrit la côte occidentale du Groënland, et en 883, Eric le rouge, exilé d'Islande pour un meurtre, y construisit des édifices dont on voit encore les ruines. Vers 986, le fils d'un de ses compagnons, Biarne, emporté par des tempêtes loin du Groënland où il se dirigeait, vit des pays que l'on croit être les côtes de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Ecosse.

Leif Ericson, fils d'Eric le rouge, sur les données fournies par le fils de Biarne, partit avec 35 hommes et un prêtre, à la recherche de ces terres nouvelles. La première qu'il découvrit était couverte de rochers, et pour cette raison il la nomma *Helluland* ; on croit que c'était Terre-Neuve ; la seconde était boisée et il l'appela *Markland* ; c'était probablement la Nouvelle-Ecosse ; enfin, plus au sud il trouva une troisième terre couverte de vignes, qu'il appela *Vinland* ; c'était l'état du Rhode-Island. Dans une baie où se trouvait une rivière, il fit de très-grandes constructions et il appela cette ville naissante Leifsbudir, ou ville ou bourg de Leif. Au printemps de 1001, il retourna au Groënland

avec un chargement de bois. Ce fut le premier marchand de bois de l'Amérique, l'ancêtre commercial de nos grands négociants d'aujourd'hui. On le surnomma le *Fortuné* !

Le second fils d'Eric, Thorwald, reprit l'œuvre de son frère et passa en 1002 au Vinland, qu'il explora l'année suivante jusqu'à Long-Island. Plus tard, ayant eu la cruauté de mettre à mort des Esquimaux qu'il avait fait prisonniers, il fut lui-même massacré par une troupe plus nombreuse qui vint l'attaquer. Ainsi, dans la première rencontre entre des Européens et des indigènes sur la côte d'Amérique, les torts furent du côté des premiers et ils en furent de suite châtiés !

Un troisième fils d'Eric, Thorstein, voulut aller chercher les restes de son frère, mais il mourut de la peste sur la côte du Groënland où il fit naufrage. Sa veuve, Gudrida, épousa Thorfinn, prince norvégien, à qui elle persuada de reprendre le projet dont son premier mari et son beau-frère avaient été victimes. Leif, le frère aîné, céda à Thorfinn ses droits sur *Leifsbudir*, et le prince partit avec trois vaisseaux et de nombreux compagnons, dont trois avaient déjà fait partie des premières expéditions. Après avoir essayé de s'établir dans un endroit que l'on croit être *Martha's Vineyard*, Thorfinn parvint enfin à Leifsbudir, aujourd'hui *Mont Haup Bay*, près de la rivière *Pocassets*, et comme Thorwald, il eut aussi l'ini, maille à partir avec les Esquimaux, qui parcouraient alors les côtes de l'Amérique, comme les Scandinaves ou Normands parcoururent eux-mêmes celles de l'Europe. Plus adroit et plus humain que Thorwald, et peut-être instruit par son exemple, il fit commerce avec ces sauvages et vécut en bonne amitié avec eux jusqu'à ce qu'un incident malheureux et bizarre vint faire éclater la discorde. Un taureau appartenant à Thorfinn, s'étant un jour lancé au milieu des sauvages, ceux-ci s'en prirent aux étrangers. Déjà ils leur avaient demandé des armes ; ils insistèrent davantage pour en obtenir ; elles leur furent refusées avec plus de raison que jamais.

Au commencement de l'hiver suivant, les Esquimaux revinrent en plus grand nombre et cette fois en ennemis. Quoique moins bien armés que les Européens, ils les mirent d'abord en fuite, mais ceux-ci eurent en fin de compte l'avantage. Cet événement toutefois décida le prince à s'en retourner en Norvège. Dans l'automne précédent, Gudrida lui avait donné un fils qui fut nommé Snore. C'est, dit M. Dunn, le premier Normand né en Amérique. On pourrait ajouter que c'est le premier enfant d'Européens, dont la naissance sur ce continent ait été constatée, et cela se passait en 1009, c'est-à-dire 483 ans avant la découverte de San-Salvador par Christophe Colomb. P. C.

(A continuer)

#### NOS GRAVURES

**Fou A. T. Stewart.**—Ce prince des marchands de l'Amérique, sinon du monde, naquit à Belfast, en Irlande, le 12 décembre 1803, et reçut une éducation libérale à *Trinity College*, Dublin. Il vint en Amérique en 1823. Son succès commença dès son arrivée, et s'accrut chaque jour, le rendant enfin possesseur d'une des plus vastes fortunes du monde, mais que la mort vint de lui enlever. Il employait au-dessus de cinq mille personnes, et possédait des moulins et des magasins par presque tout le monde. C'était un homme modeste, tempérant, travaillant, honnête, sans prétentions, et d'une grande habileté administrative. Il ne laisse aucun parent consanguin. Sa veuve reste seule pour déplorer sa perte. G. E. D.

**L'Impératrice d'Autriche.**—Sa Majesté impériale, Elizabeth-Amélie-Eugénie, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, naquit à Posenhofen, en Bavière, le 24 décembre 1837. Elle est la fille du duc Maximilien-Joseph de Bavière. Elle passait à seize ans pour l'une des princesses les plus belles de l'Europe. C'est à cette époque que François-Joseph, le

jeune empereur d'Autriche, qui devait se fiancer à la princesse Sophie, la fille aînée du duc de Bavière, vint au château de Posenhofen, où ses quatre cousines, les filles du duc, avaient toujours demeuré, afin de faire la connaissance de sa future épouse, et contracter ses fiançailles. Le vieux duc, anxieux d'assurer à sa fille aînée ce brillant avenir, avait défendu à la princesse Elizabeth, qui n'avait que quinze ans, et dont la beauté était éblouissante, de se montrer au salon, où de se faire voir à son cousin d'Autriche. Elle devait donc rester dans ses appartements avec sa gouvernante. Mais elle n'entendait pas de cette oreille-là, et pleine de curiosité, pétillante de vivacité et d'enjouement, elle fit en sorte d'échapper la vigilance de sa duègne, et se cacha dans un corridor par lequel le visiteur auguste, qui venait d'arriver, devait passer en allant dîner. Comme le jeune monarque approchait, la princesse, qui le guettait, s'élança de sa cachette, en riant du succès de son plan, et s'écria : "Cousin Franz, cousin Franz ! Je voulais vous voir, et on voulait m'en empêcher, et je me suis cachée ici pour vous voir passer." Le dard de Cupidon, lancé avec tant d'innocence, atteignit de suite le cœur de François-Joseph, qui devint amoureux de cette vision de beauté qui se présentait devant lui avec si peu de cérémonie. Et dans quelques minutes, l'empereur fit son entrée au salon, conduisant sa jeune cousine qu'il présenta à l'assemblée toute étonnée comme "l'impératrice d'Autriche, ma future épouse." Quand elle eut seize ans, le mariage se consumma.

L'Impératrice Elizabeth est très-populaire en Autriche, où son caractère doux et aimable, joint à sa rare beauté et à sa bienfaisance judicieuse, la fait aimer de tous ses sujets. Elle préfère la campagne à la ville, et n'a que peu de rivaux dans les exercices équestres. Elle a dernièrement visité l'Angleterre, en compagnie de sa sœur, l'ex-reine de Naples. G. E. D.

**Les curieux attendant que la glace charrie.**—Pareille scène s'est vue sur nos quais tous les jours de l'avant-dernière semaine. Encore lundi, la semaine dernière, le mur de revêtement était bordé de flâneurs, de gens désœuvrés, de curieux qui regardaient passer la glace. Car dimanche, le 23, elle avait remué sa carapace, et l'on avait cru un instant qu'elle continuerait sa route. Mais vis-à-vis l'île Ste. Hélène, elle s'arrêta, et ne reprit sa marche que le lendemain. A l'heure où nous écrivons, le fleuve est libre jusqu'à Sorel. Mais la glace tient encore aux Trois-Rivières, dont les baises sont inondées, et au Cap-Rouge, près de Québec, où l'on fait des tentatives pour le faire sauter au moyen du coton fulminant. Probablement que lorsque cette feuille paraîtra, la navigation sera libre sur tout le parcours du fleuve. Nous le souhaitons ; car les eaux se retireraient alors de ces belles paroisses qui souffrent aujourd'hui de la crue du Saint-Laurent. G. E. D.

**Geneviève de Brabant, fille d'un duc de Brabant, épousa, vers l'an 710, Siffroy, châtelain de Hohen-Simmeren, au pays de Trèves, et fut accusée d'adultère auprès de son mari par l'intendant Golo, qui avait en vain essayé de la séduire. Siffroy, alors absent, ordonna de la faire périr, ainsi qu'un enfant qu'elle venait de mettre au monde, et dont elle était enceinte au départ de son époux sans que celui-ci le sût. Les hommes chargés d'exécuter l'ordre barbare ne purent se résoudre à le faire, et abandonnèrent la mère avec l'enfant dans une forêt, où, selon la légende, une biche les nourrit de son lait pendant six ans. Au bout de ce temps (737), Siffroy retrouva fortuitement son épouse dans une chasse où il poursuivait la biche nourricière ; il reconnut l'innocence de Geneviève, lui rendit tous ses honneurs, et fit mettre à mort le perfide Golo. Geneviève, à l'endroit même où elle fut trouvée, bâtit à la Vierge la chapelle de *Frauenkirchen*, dont les ruines existent encore et attirent beaucoup de pèlerins. Cette aventure a fourni le sujet d'un grand nombre de légendes ; romans, complaintes, drames et tragédies ;**

les tragédies de Tieck et de Muller sont les seuls écrits remarquables qu'elle ait inspirés. Les artistes en ont aussi fait le sujet de plusieurs tableaux. Celui de Steinbruck, que nous reproduisons aujourd'hui dans *L'Opinion Publique*, en est un des plus estimés. En voyant ce visage plein de douceur et de tristesse, on ne s'étonne pas que les soldats de Siffroy n'aient pu consentir à exécuter la sentence injuste et cruelle de leur seigneur.

#### HYGIÈNE PUBLIQUE

##### LES DANGERS DU GAZ D'ÉCLAIRAGE

Récemment, un honorable commerçant de Rouen était trouvé mort dans son lit ; il avait été victime d'un empoisonnement par le gaz d'éclairage. Non-seulement ces accidents ne sont pas rares, mais ils semblent devenir de plus en plus fréquents. Cela tient à l'introduction de ce mode d'éclairage dans toutes les pièces d'un appartement, même dans les chambres à coucher, où il est particulièrement contraire aux lois de l'hygiène.

Outre les inconvénients particuliers auxquels sont soumis les ouvriers chargés de sa fabrication, le gaz d'éclairage exerce sur l'homme en général une influence spéciale, et cela est facile à comprendre : sa combustion dégage une énorme quantité de chaleur, car un bec brûlant 158 litres de gaz par heure, peut élever de 0 à 100 degrés 38,420 litres d'air ou 154 mètres cubes d'air. Il résulte de ces calculs que la quantité d'oxygène que le gaz doit absorber pour brûler la quantité proportionnelle d'acide carbonique est des plus considérables, et partant que cet éclairage devrait être proscrit de l'intérieur des habitations privées.

Le séjour continué dans un lieu où brûle le gaz d'éclairage détermine souvent de la toux, une sorte d'irritation bronchique, et peut, s'il y a prédisposition, favoriser le développement des plus graves maladies des poumons et en particulier des tubercules, c'est-à-dire la phthisie.

La présence dans l'air d'une petite quantité d'acide sulfhydrique, qui se produit quelquefois dans la combustion du gaz de l'éclairage, peut amener des accidents plus immédiatement sérieux : l'asphyxie, par exemple. Celle-ci est ordinairement la conséquence de l'inspiration de ce gaz, qui remplit une pièce de manière à enlever la quantité d'air atmosphérique et d'oxygène nécessaire pour entretenir la respiration.

Les conséquences de ce que je viens de dire sont faciles à déduire : Eviter, autant que faire se peut, de coucher dans une pièce éclairée par le gaz, et même proscrire ce mode d'éclairage des chambres à coucher. Dans tous les cas, s'assurer, au moment de dormir, que les robinets sont exactement fermés et qu'il n'y a aucune fuite. Aérer, ventiler le plus possible les salles, les ateliers où l'on emploie le gaz d'éclairage, afin que l'air, en se renouvelant, fournisse de l'oxygène en proportion suffisante pour la combustion et pour entraîner la grande quantité d'acide carbonique produit. M. D.

**Le tunnel de la Manche.**—*Projet d'exécution.*—On se préoccupe fort, dit l'*Industrie progressive*, de savoir ce qu'il faudra d'années pour arriver au percement du grand tunnel sous-marin qui doit relier la France à l'Angleterre. Les meilleures machines à perforer, celles employées au percement du Mont-Cenis et du Saint-Gothard, ont donné d'excellents résultats ; mais dans les circonstances les plus favorables, et alors qu'on traversait des couches de schiste très-friable, on n'a jamais avancé que de 5 mètres par jour. Ce sont, d'ailleurs, les résultats que l'on obtient actuellement au Saint-Gothard.

Les Anglais—étant donné que c'est dans un immense banc de craie que le nouveau tunnel sera percé—ont imaginé et essayé une machine fort ingénieuse, qui a donné des résultats incroyables. Cette machine, au lieu de percer des trous de mine, comme celles employées au tunnel de Saint-Gothard, use, ou pour mieux dire, coupe la craie ou roche friable. Elle se compose de deux disques verticaux munis de découpoirs en acier, qui entraînent ou désagrègent la roche par un mouvement très-rapide, à condition qu'elle sera friable ; la poussière, les résidus tombent sur une toile sans fin qui entraîne le tout en arrière au fur et à mesure que la machine avance.

Il paraît qu'on peut creuser 55 mètres de tunnel par jour avec la nouvelle machine. Enfin, en attaquant le tunnel sous-marin des deux côtés à la fois et en lui donnant 8 mètres de diamètre, on pourrait réaliser un avancement de 7 kilomètres 290 mètres par mois, et le travail complet serait terminé en 144 jours !... Voilà qui donne le vertige.

La craie marnée dans laquelle doit être percée la galerie de reconnaissance sous la Manche est à peu près exempte du silex plus ou moins volumineux que renferme la craie blanche qui la recouvre ; elle est friable et se réduit aisément en poudre à l'aide d'une tarière. On espère donc découper cette craie fort aisément.

**L'OBJET LE PLUS CHER** au cœur d'une mère est sans contredit le bébé, et tout ce qui peut lui procurer le confort est considéré par elle comme une bénédiction. Depuis plus de 80 ans, les mères d'Europe regardent le PRÉSERVATEUR DE WINGATE POUR LES ENFANTS, comme le meilleur ami de la maison. Pour la dentition, il n'a pas d'égal.

(1) *Ultima Thule, or a Summer Tour in Iceland*, by Richard F. Burton, 2 vols. in-8—London, 1875—*L'Edinburgh Review*, en rendant compte de cet ouvrage conseille aux Islandais de ne point se laisser tromper par ceux qui essaient de leur persuader d'émigrer en Amérique. Cependant cette émigration est commencée et notre territoire du Nord-Ouest en a déjà reçu sa part.

(2) *Antiquitates Americanae sive scriptores septentrionalis verum ante-Columbianarum—Hanffie* (Copenhague) 1837. Gravier—*Découvertes des Normands en Amérique*.